



"Equus", le même et l'autre ou l'impossible miroir

Par [Armelle Héliot](#) le 30 septembre 2008 16h10 |

Equus, dès sa création il y a trente-cinq ans (73 à Broadway, 76 à Orsay), a partagé critiques et public. C'est une pièce étrange, très forte, très dérangement qui mêle des thématiques venues du plus profond de la psyché, qui pose la question de la relation des êtres à un au-delà, à des croyances, à une foi. Qui prend en écharpe au passage la problématique familiale, se mêle d'éducation comme de politique, le tout sur fond d'humeurs de foin mouillé et de crin trop chaud. Dans les écuries d'*Equus*, on se met à nu, corps et âme.

Revoir aujourd'hui cette oeuvre forte étonne. La nouvelle adaptation de Pol Quentin est essentielle. Le traducteur prend grand soin des nuances, des rythmes qui sont ceux mêmes de l'écriture de Peter Shaffer, rendant sensible ce qu'il y a de troublant dans les situations. Le Docteur Martin Dysart est-il raisonnable et Alan Strang en proie à des bouffées délirantes ? Est-on dans le réel, dans l'imaginaire ? Que nous donne-t-on à voir ? Ce qu'imagine Alan ou bien ce qui est pour lui la douloureuse et grisante vérité ? Et le Docteur, ne l'influence-t-il pas, fasciné qu'il est par le jeune patient ?

On peut se poser les questions sans fin. *Equus* est une pièce composée sur le mode du cauchemar : ce que l'on croit saisir fuit devant nous. Et chacun des protagonistes, ici, est en proie à ce vertige.

L'argument pourrait être simple : une femme juge, Esther Salomon (Delphine Rich, tout en sereine autorité, sensibilité) demande à un psychiatre (Bruno Wolkowitch, en scène deux heures durant, au premier rang sans cesse, tout en subtiles nuances) de s'intéresser au cas d'un adolescent dont elle devine que la prison ne peut lui convenir. Est-ce l'horreur du geste qui l'impressionne ? il a crevé les yeux de six chevaux dans le manège où il travaille. Alan (Julien Alluguet, dans le silence, regard perdu, dans la tension de tout son être, parfait) a-t-il largué toute relation avec le monde des hommes ou se prend-il au jeu d'un affrontement avec un adulte ? Lui aussi est au premier rang bien souvent. Didier Long, et on sait que cela ne peut être par hasard, a choisi de souligner la ressemblance entre Wolkowitch et Alluguet. C'est ajouter intelligemment au trouble et poser la question des fascinations réciproques, de l'effet de miroir qui est au centre de la construction de la pièce par Peter Shaffer.

Les parents (Didier Flamand comme brisé, très bien, et Christiane Cohendy, humaine, magnifique comme toujours), l'amie fille, très importante (la jeune Astrid Bergès-Frisbey, très juste) comme l'ensemble de la distribution (Joséphine Fresson, Alain Stern, Jeffrey Bourdenet) et les danseurs-chevaux (Lucas Anglarès, Benjamin Bodi, François Peyre) tiennent avec rigueur leurs partitions.

On a une réserve : ce grand décor enveloppant, qui peut figurer un manège -et reprend les principes de celui de *Dernière nuit pour Marie Stuart*- est très difficile pour les comédiens, toujours en scène. Les voix se perdent. Et puis les danseurs à la Cocteau donnent une saveur un peu mièvre au mystère et à la violence sexuelle que représente le cheval dans *Equus*. Il y a là quelque chose de raté.

Selon un mode qui a été très en vogue dans les années de composition d'*Equus*, le Docteur est aussi le narrateur et l'action s'interrompt, se suspend lorsqu'il la commente, s'adressant souvent à la salle. On accepte ce principe qui éloigne un peu la sauvagerie de l'histoire d'Alan. Car, et c'est ce qui est le plus fort dans *Equus*, ce n'est pas seulement l'irruption tragique de la folie que l'on nous raconte. On nous dit que la sexualité est toujours transgression, on nous dit l'abrupte et archaïque relation du divin à chacun, on nous dit que toute croyance déchire et que toute foi disloque.

Théâtre Marigny (0892.222.333). Texte de Pol Quentin, L'Avant-scène théâtre N° 1250.